

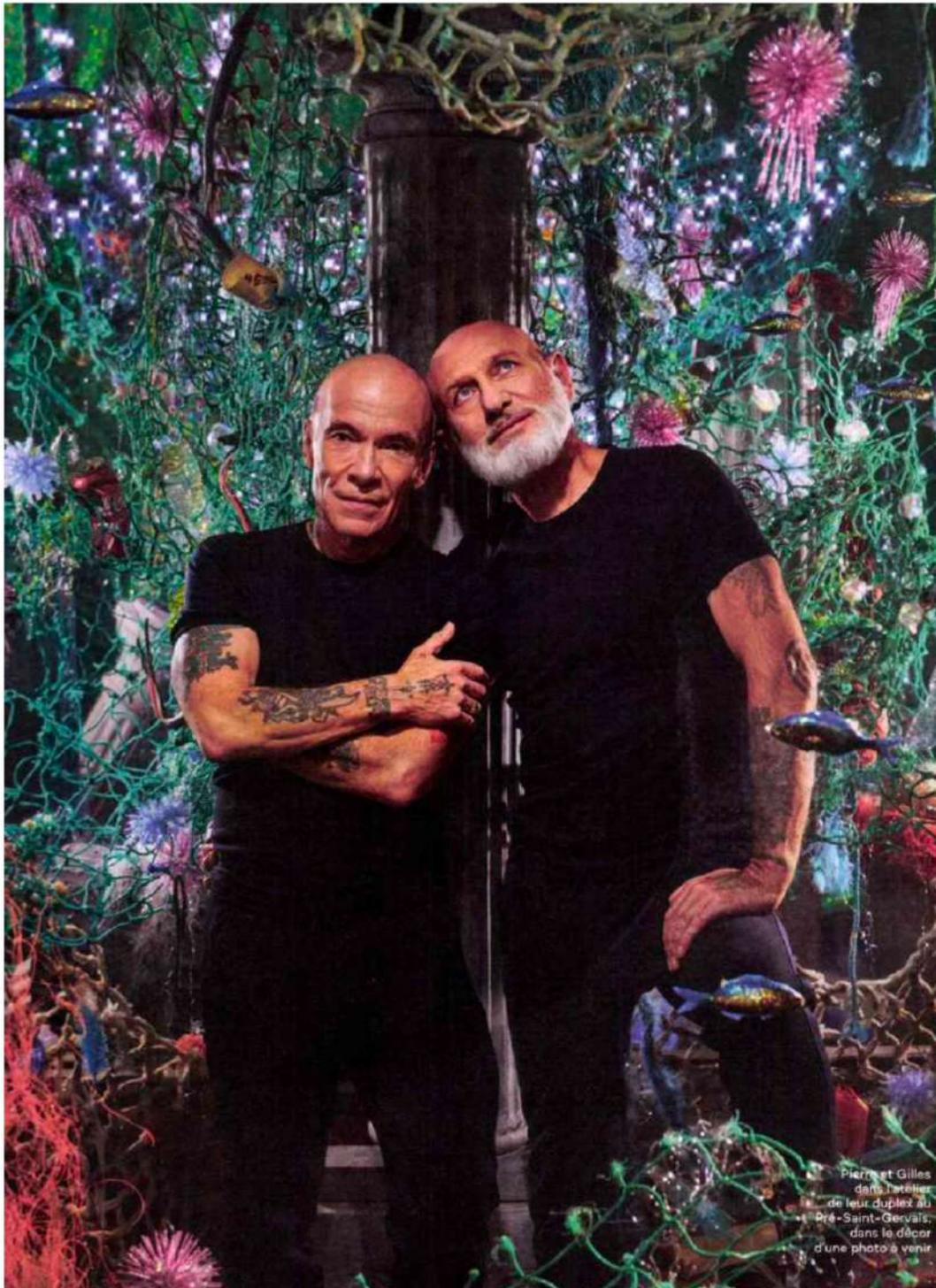
TEMPLON

ii

PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019

Grand entretien



Pierre et Gilles
dans l'atelier
de leur duplex au
Pré-Saint-Gervais,
dans le décor
d'une photo à venir

TEMLON

II

PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019

Eux-mêmes devenus iconiques, **PIERRE ET GILLES** exposent leurs créations à la Cité de la Musique, à Paris. *La Fabrique des idoles*, ou plus de quarante ans d'une œuvre phare de la pop culture racontée par ses auteurs eux-mêmes.

TEXTE Jean-Marc Lalanne & Franck Vergeade

PHOTO Raphaël Lugassy pour Les Inrockuptibles

UNE VIE À FABRIQUER DES ICÔNES

QUELQUES JOURS AVANT UNE NOUVELLE EXPOSITION PARISIENNE CONSACRÉE À LEUR AMOUR COMMUN ET IMMODÉRÉ DE LA MUSIQUE, "LA FABRIQUE DES IDOLES", Pierre et Gilles nous ont longuement reçus dans leur fascinant appartement-atelier du Pré-Saint-Gervais, entre musée pop art et cabinet de curiosités. A 69 et 65 ans, le photographe Pierre Commy et le peintre Gilles Blanchard sont toujours aussi indissociables. Si Pierre est plus réservé et moins loquace que Gilles, ils parlent d'une seule voix, se répondant tour à tour comme dans une partie de ping-pong. Intarissables sur leur travail artistique qui traversent les décennies depuis 1976, Pierre et Gilles se jouent avec plaisir et gourmandise du mythe de l'icône populaire. Entre souvenirs des années Palace et confessions autobiographiques, ils se racontent en toute franchise.

Cette nouvelle exposition s'intitule *La Fabrique des idoles*. Qu'est-ce qu'une idole pour vous? Le mot renvoie bien sûr à la religion, mais aussi aux années 1960. Il a été beaucoup utilisé pour qualifier les stars des yé-yé...

Gilles — Oui, c'est un mot qui renvoie à notre enfance. C'est comme ça qu'on qualifiait Sylvie Vartan, Sheila, Françoise Hardy... Il y a le tube de France Gall, *N'écoutez pas les idoles*, celui de Johnny, *L'idole des jeunes*... C'était un mot très utilisé, récupéré par la pop culture. Et nous inconsciemment, on l'a

relié aux idoles religieuses. Peu à peu a germé en nous l'idée de représenter les idoles de la pop comme des icônes religieuses. Les chanteurs sont un peu les idoles païennes de notre époque.

Diriez-vous que vous avez besoin d'être dans un rapport d'idolâtrie aux sujets que vous photographiez?

Pierre — Idolâtrer est peut-être un peu fort. Mais nous avons besoin d'aimer les artistes que l'on photographie.

Gilles — L'idolâtrie est un sentiment très lié à la jeunesse. J'ai vraiment idolâtré certains artistes dans mon enfance. Maintenant, j'ai plus de mal à éprouver des sentiments aussi intenses pour des chanteurs ou chanteuses. J'aimerais bien être encore un fan, mais je n'y arrive plus. Ça s'est estompé avec l'âge adulte. Pierre l'est peut-être resté plus que moi.

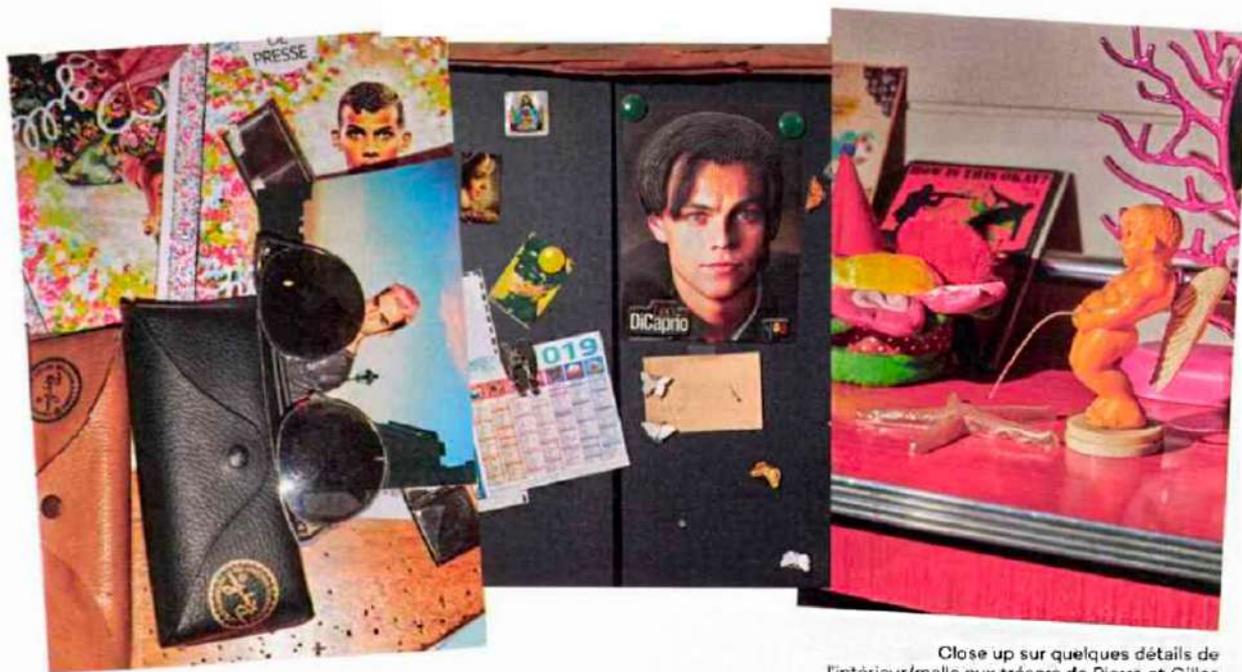
Pierre — C'est possible. J'ai toujours de grandes admirations. Et j'ai une curiosité assez inentamée. C'est moi qui fais les playlists à la maison.

Qu'est-ce qu'on y trouve sur ces playlists?

Pierre — En ce moment, beaucoup de rap. Notamment beaucoup de rap coréen. De la musique pakistanaise. Et puis du rap français, qui est vraiment la musique populaire d'aujourd'hui, comme ce que l'on appelait autrefois la variété. C'est ce que l'on entend dans les voitures croisées dans la rue. La chanson populaire reste ce qui nous passionne.

PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019



Close up sur quelques détails de l'intérieur/mallo aux trésors de Pierre et Gilles

Gilles — Quand j'étais jeune, j'étais aux Beaux-Arts et je n'avais pas honte de dire que le week-end je regardais à la télévision un show de Claude François. Ce qui ne m'empêchait pas d'acheter les albums de David Bowie ou des disques de Marlene Dietrich. Je mélangeais tout et ça ne me posait aucun problème. Mes copains ironisaient un peu sur le fait que j'aimais Sheila et C. Jérôme. Un professeur m'avait même dit : *"On ne peut pas être artiste en ayant de si mauvais goûts"* (rires). J'étais persuadé qu'il se trompait et je cultivais un peu cet éclectisme par provocation. J'ai toujours voulu enlever les murs entre les choses.

Qui a été votre première idole ?

Pierre — En fait, ma première idole était la Petite Sirène que j'avais en livre-disque, puis enfant c'était Brigitte Bardot et adolescent encore une blonde avec Sylvie Vartan qui m'a fait chavirer le cœur.

Gilles — Moi, mon père écoutait plutôt de la chanson rive gauche, Barbara, Juliette Gréco. C'était une façon de m'affirmer que d'adorer Sheila, cette petite marchande de bonbons. Je suis issue d'une famille assez bourgeoise, cultivée, très catho. Mon père a été avoué, puis administrateur judiciaire.

Est-ce que vos parents interprétaient déjà vos goûts comme des indices de votre homosexualité ?

Gilles — Si c'était le cas, ils n'en parlaient pas du tout. Mais mon père aimait lui aussi beaucoup de chanteuses, pas les mêmes que moi. Et d'une certaine façon, ma mère avait davantage de traits masculins que lui. Elle ne se maquillait jamais, était très nature. Mon père était très raffiné, écoutait de la musique classique, allait dans les musées.

Il t'a encouragé à devenir peintre ?

Gilles — Non, pas du tout. J'étais un enfant en échec scolaire. J'avais deux ou trois ans de retard. J'étais très turbulent. J'ai quitté

l'école à 14 ans. Je me suis retrouvé aux Beaux-Arts un peu par défaut. Mais ça a transformé ma vie. Ça m'a plu, j'ai changé, je me suis mis à travailler. Au bout d'un moment, mes parents étaient rassurés. Mon père était content que je peigne des sujets religieux. Beaucoup plus tard, après sa mort, j'ai retrouvé des cartes postales de notre travail dans ses affaires.

Est-ce que tu leur as présenté Pierre comme ton compagnon ?

Gilles — Oui, vers l'âge de 30 ans, je leur ai dit que nous étions ensemble. Mon père l'a bien accepté. Ma mère a eu plus de mal. Il faut dire que Pierre avait un peu une allure de voyou (rires).

Et toi Pierre, tu étais un bon élève ?

Pierre — Non, sans plus. J'ai quand même passé le bac. Il faut dire que c'était facile, c'était en 1968 (rires). Je vivais à La Roche-sur-Yon, c'était quand même assez calme, on ne jetait pas de pavés. Je ne suis pas issu d'une famille spécialement bourgeoise. Mon père était opticien et ma mère vendeuse. Après le bac, j'ai fait une école de photo, puis l'armée, et ensuite je suis monté à Paris.

Vous vous rencontrez en quelle année ?

Pierre — Trois ou quatre ans après notre arrivée à Paris, fin 1976. Moi, je travaillais un peu pour *Rock & Folk*. On s'est rencontrés à la fête de l'ouverture de la boutique Kenzo place des Victoires. On se connaissait vaguement de vue.

Gilles — Mon copain de l'époque m'a dit : *"Tiens, je vais te présenter un jeune photographe, Pierre Comroy. Vous êtes aussi peu bazarard l'un que l'autre, vous allez bien vous entendre."* Ça s'est produit au-delà de ses espérances (rires). Je le connaissais de loin, j'appréciais beaucoup ses photos. Après quelques verres, j'ai dépassé ma timidité. On est rentrés ensemble et nous ne nous sommes plus quittés.

TEMLON

ii

PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019

Pierre — Au bout d'un an de vie commune, à être très complices dans le travail et à s'aider mutuellement, on a pensé à créer des images ensemble en combinant la photo et la peinture. Notre première série a été sur nos amis en train de faire des grimaces, comme Edwige par exemple.

Quelles étaient vos références dans la photographie de l'époque ?

Pierre — J'aimais bien Guy Bourdin, Helmut Newton...

Gilles — J'étais très marqué par le pop art. Mais on a fait aussi un voyage au Maroc et on a été très sensibles aux portraits d'Oum Kalsoum, aux couleurs saturées, hyper-trafiquées. On trouvait que ces images populaires ressemblaient aux sérigraphies de Warhol. Ça a un peu donné la clé de notre travail. Au début, on a beaucoup utilisé des aplats de couleurs vives, des fonds géométriques. Et petit à petit, le décor est arrivé.

Pierre — Il faut dire qu'on a toujours travaillé chez nous. A nos débuts, c'était un studio, donc on ne pouvait faire que des portraits sur fond monochrome. En déménageant dans des appartements plus grands, on a pu se mettre à construire des mises en scène, à superposer des premiers plans et des arrière-plans.

Au début, vous vous déplaciez pour photographier les gens, non ?

Pierre — Oui, quand nous avions des commandes. Je me souviens par exemple d'un portrait d'Iggy Pop à son hôtel pour le magazine *Façade* en 1977. C'était quelque chose ! On était avec Alain Pacadis. On l'a rejoint dans sa chambre. Il était au lit avec une fille, il s'est levé et était à poil, encore en érection. On lui a mis une chemise, une cravate, une veste, mais en bas il était toujours à poil !

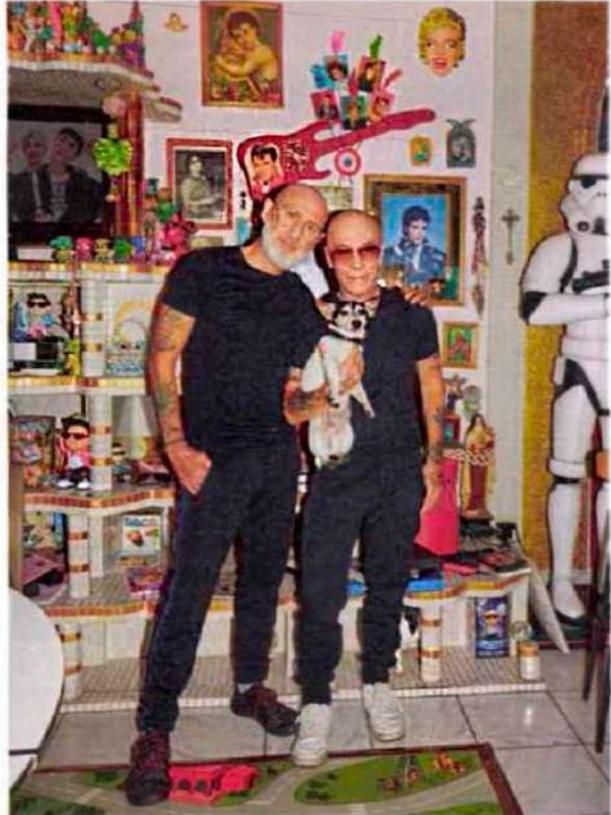
Mais pourquoi ne l'avez-vous pas cadré de façon plus large ?

Gilles — (Rires) C'était seulement notre deuxième photo. On était novices et très impressionnés face à une rock-star. Ensuite, on a fait beaucoup de photos de nus, chez nous, dans nos décors, mais c'était une autre démarche.

Vous viviez par la photo de presse à vos débuts ?

Pierre — Oui, on faisait des images pour la presse gay, le magazine *Samourai* par exemple, pour *Façade* beaucoup, *Actuel* aussi avec une photo d'Eva Ionesco et Kevin, un ami de l'époque, en Adam et Eve. Et puis des pochettes de disques : un album de Marie France, puis la pochette de *La Notte, La Notte*, avec la marinière, le deuxième album d'Etienne Daho, qui a été un grand succès et a fait connaître notre travail au-delà d'un petit cercle d'amateurs. Cette pochette nous lie à jamais à Etienne.

Gilles — A nos débuts, on a fait beaucoup de commandes. Etienne, c'était une commande, mais on avait vraiment envie de le photographier. Aujourd'hui, les rencontres se passent beaucoup par Instagram. Des artistes nous envoient des petits mots. Clara Luciani a voulu nous rencontrer. Juliette Armanet



“La pochette de *La Notte*, le deuxième album d'Etienne Daho, a été un grand succès et a fait connaître notre travail”

GILLES

et Pierre Lapointe aussi. Ça se passe comme ça également avec des inconnu.e.s, qui aiment notre travail et ont envie d'être modèles. Il y a quand même l'idée que tous ces gens constituent un monde. Au tout début, on photographiait nos amis, la bande du Palace, Marc Almond qui était un grand ami, et même si depuis le cercle s'est élargi, quelque chose de cet esprit reste.

Pierre — Oui, quand on regarde tout ce qu'on a fait, je pense qu'on a l'impression de feuilleter un grand album de famille. Tout est relié par des souvenirs.

Est-ce que vous diriez que la beauté est pour vous un critère, qu'elle vous fascine ?

Pierre — Non, je ne suis pas sûr. La différence compte plus que la beauté.

Gilles — On photographie des gens qui nous fascinent, mais souvent par leur originalité. Eva (Ionesco), Djemila, Farida, Edwige, c'était d'abord des caractères très forts. Elles étaient magnifiques mais d'une façon étonnante, neuve, étrange. Marie France aussi bien sûr. Elle me fascinait déjà quand j'étais en province. Je connaissais son show à l'Alcazar et elle me

TEMPLON

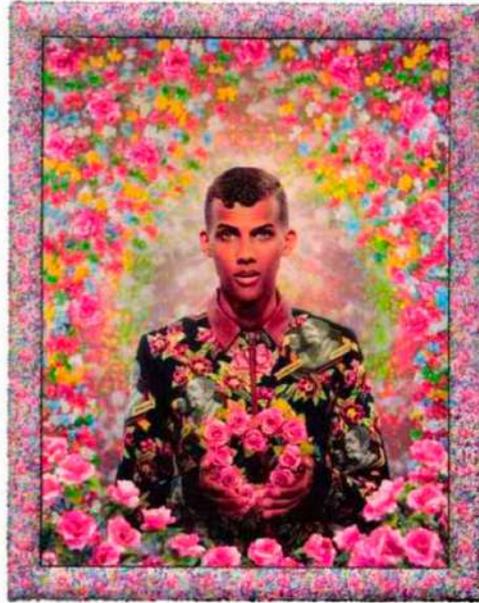


PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019



Comme un garçon,
Sylvie Vartan (1996)



For ever Stromae,
Stromae (2014)

subjuguait. Quand j'étais aux Beaux-Arts, je découpais toutes les photos d'elle et j'en avais fait un collage, que j'ai conservé. Elle me faisait penser aux égéries de Warhol, elle était un peu la Candy Darling française.

A propos de Candy Darling, vous aimez les photos de Peter Hujar, dont la galerie du Jeu de Paume présente en ce moment une rétrospective ?

Gilles — Oui, moi j'adore. La photo de Candy Darling sur son lit de mort est vraiment sublime. C'est une de mes photos préférées. Mais nous n'avons pas encore été voir l'expo. J'adorais Candy Darling. Quand j'ai su que Warhol n'avait pas été à son enterrement, ça m'a rendu très triste. Il avait dit : *"Je n'ai pas pu y aller, c'était l'heure où je promène mon chien."*

Il y a une dimension de cruauté dans le rapport de Warhol à ses modèles. Vous vous définiriez comme des artistes plus aimants ?

Gilles — Oui, je pense qu'il était plus cruel. On l'a connu. Il s'est intéressé à notre travail, a voulu nous rencontrer plusieurs fois dans son appartement parisien rue du Cherche-Midi. Pierre l'a également photographié pour *Façade*.

Vous avez aussi beaucoup photographié de jeunes gens anonymes depuis quarante ans. Est-ce que vous vous souvenez de tous ou certains sont-ils devenus des inconnus ?

Gilles — Ah non. Je pense qu'on se souvient de chacun d'eux à 99%. Dans notre série *Les Naufragés*, une série de portraits de garçons faite à l'époque du sida et qui parlait de cette hécatombe terrible. Il y en a peut-être certains dont on ne se souvient plus de qui ils étaient. Beaucoup sont morts dans les années qui ont suivi.

Le sida a beaucoup décimé le monde dans lequel vous avez évolué depuis votre jeunesse...

Pierre — Oui, ça a été terrible. On a vécu un moment dont on avait conscience en le vivant qu'il était exceptionnel. Avant le Palace, il y avait le Sept, qui était plus gay, moins mélangé. Il y avait aussi les grandes fêtes de Kenzo. Une euphorie naissait, une atmosphère d'insouciance et de fête permanente. Le Palace a été le point culminant de ce moment. La découverte du sexe et de la drogue était vécue dans une grande inconscience. Et à un moment donné, quelque chose de très noir s'est dessiné. Pacadis, Edwige n'ont jamais vraiment réussi à se sortir de l'héroïne. Certains de nos amis proches sont morts d'overdose. Et puis le sida a été le signal qu'une époque était vraiment révolue. Une terrible gueule de bois est apparue. L'ambiance est devenue très lourde. Les plus jeunes partaient très vite. C'était terrible.

Gilles — Moi, ça m'a rendu très dépressif. On s'est réfugiés dans le travail. On s'est isolés. On ne sortait plus.

Quel rapport entretenez-vous avec l'engagement puisque vous avez été notamment proches d'associations comme Act Up ou Aides ?

Gilles — Nous ne sommes pas des militants dans l'âme, mais il nous est souvent arrivés de participer à des manifestations ou

"Le sida a été le signal qu'une époque était vraiment révolue. Une terrible gueule de bois est apparue. L'ambiance est devenue très lourde"

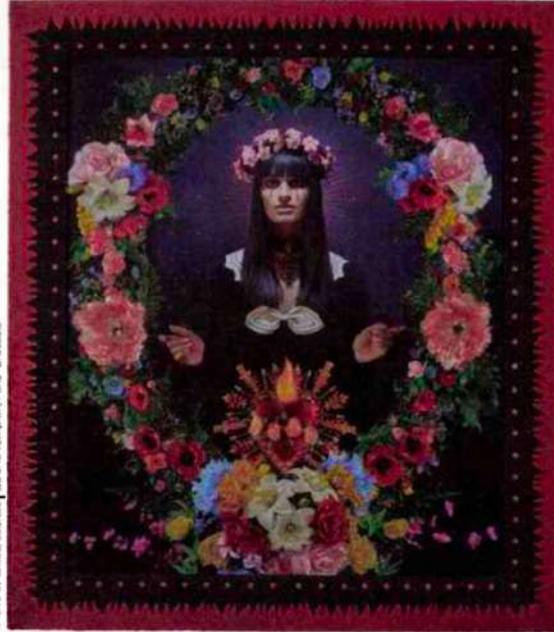
PIERRE

TEMPLON

II

PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019



La Madone aux fleurs,
Clara Luciani (2019)

de travailler sur des images avec ces associations. On collaborait aussi avec le magazine *Gay Pied*.

Pierre — On préfère exprimer notre engagement dans notre travail, comme la série des *Naufragés* et *Pleureuses* en 1986.

Gilles — C'est une exposition qui n'a guère été comprise à l'époque. Pourtant, elle représentait des garçons endormis, comme morts du sida. Même dans les moments tragiques, il faut toujours laisser de la place au rêve. Depuis nos débuts, on a reçu une quantité incroyable de lettres écrites par des personnes malades nous témoignant de leur reconnaissance, certaines nous confiaient même qu'elles avaient accepté leur homosexualité grâce à notre travail. On n'a jamais eu le sentiment d'être des artistes spécialement gays. On a beau être gay, on travaille avec tout le monde. Avec Pierre, nous avons toujours été naturels. Les gens savent que Pierre et Gilles forment un couple gay. Dans l'art contemporain français, les artistes affirment moins leur homosexualité qu'en Angleterre. C'est comme dans la musique, les chanteurs disent qu'ils sont gays seulement quand ils sont vieux, comme Dave ou Hervé Vilard (*sourire*).

Les temps changent néanmoins avec un jeune chanteur comme Eddy de Pretto.

Gilles — Certes, mais le jour de sa prise de vue dans notre atelier, il n'a pas souhaité être enveloppé dans un drapeau arc-en-ciel. On a donc opté pour un drapeau fleur de lys, mais en conservant un fond arc-en-ciel dont Eddy trouvait qu'il symbolisait trop la lutte LGBT. Mais nous sommes restés intransigeants sur ce point, sinon il n'y avait plus de décor (*sourire*)! Il a donc fini par accepter et arrêter son petit caprice. Si Eddy de Pretto évoque son homosexualité dans ses chansons, j'ai l'impression qu'il ne veut pas devenir pour autant un porte-drapeau gay.

PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019

Au final, c'est vous qui avez la main sur la mise en scène ?

Gilles — Absolument, sauf lorsque nous travaillons pour une pochette de disque. Nous restons toujours à l'écoute. Pour la séance avec Juliette Armanet, par exemple, on avait d'abord eu l'idée de l'habiller dans un look plus féminin. En discutant avec elle, Juliette nous disait qu'elle aimait bien porter des costumes de garçon. Et nous en sommes arrivés à la représenter en Jeanne d'Arc. Quant à Clara Luciani, elle rêvait d'apparaître en madone.

Considérez-vous qu'il y a une dimension mortifère dans votre travail ? Les gens sont photographiés comme s'ils n'étaient plus là. On pourrait presque mettre vos images sur la pierre tombale de leurs modèles.

Gilles — Pierre tombale, pourquoi pas (*sourire*)...

Il y a effectivement un côté intemporel et mortuaire que l'on revendique pour susciter une émotion. Quand Grace Kelly est décédée, elle figurait dans son cercueil bien habillée et maquillée.

Y a-t-il quelque chose de l'ordre de l'embaumement ?

Gilles — Moins dans notre travail actuel. C'était davantage marqué à nos débuts. Ce sont aussi très souvent des icônes solitaires, qui portent sur leur visage une certaine fragilité. Car c'est malheureusement la nature de l'existence humaine : on arrive seul sur Terre et on repart tout seul (*sourire*). Enfant, j'ai découvert la peur de la mort en apprenant la disparition de mon grand-père. La mort est une idée qui ne me plaisait pas du tout (*rires*). Mais dans quoi m'avait-on embarqué ? J'ai toujours été choqué par la finalité de la condition humaine. Peut-être cette peur transparaît-elle dans nos images.

Avant même de vous rencontrer, aviez-vous le sentiment que vous rencontreriez la bonne personne, sinon l'âme sœur ?

Pierre — On la recherchait sans doute inconsciemment.

Gilles — J'ai toujours cherché mon double. D'ailleurs, avant de rencontrer Pierre, je ne sortais jamais sans mon meilleur ami. Je n'avais pas une bande d'amis, car j'étais très solitaire, mais j'éprouvais néanmoins le besoin d'avoir un complice.

Vous êtes devenus un binôme indissociable qui traverse les décennies. Ce n'est pas si courant d'être deux la majeure partie de sa vie.

Gilles — Quand j'ai vu Pierre de loin pour la première fois, je suis immédiatement tombé amoureux de lui, même si nous nous sommes rencontrés seulement un an après.

Pierre — Nous rencontrer nous a certainement sauvés de tous les excès des années du Palace.

Gilles — Avant de connaître Pierre, j'allais souvent chez le photographe Philippe Morillon, où je retrouvais Alain Pacadis, Marie France, Paquita Paquin et le Tout-Paris de l'époque... Chez lui, j'avais pris la mauvaise habitude de prendre ma ligne d'héroïne avant de sortir. Avec Pierre, nous nous sommes vraiment préservés l'un et l'autre. Sans lui et connaissant mon caractère, j'aurais pu très mal tourner (*sourire*)!



Nina Hagen
(1993)

Quel est votre rapport respectif à la religion et à la foi ?

Pierre — Nous sommes tous les deux catholiques.

On a d'abord rejeté notre religion à l'adolescence avant de la redécouvrir lors d'un premier voyage en Inde en 1979. On y a découvert le cinéma Bollywood, la religion indienne et, dans le Sud, les représentations tamoules naïves et colorées de la religion catholique.

Gilles — Pour ma part, j'ai suivi une éducation religieuse jusqu'à ma communion solennelle. J'ai même été enfant de chœur ! Pourtant, j'avais la trouille des églises (*sourire*). Le sujet religieux m'a toujours intéressé, notamment au cinéma – je pense entre autres aux films de Pasolini. Ce voyage en Inde nous a effectivement réconciliés avec la religion et l'imagerie chrétienne. Et on a ainsi commencé à réaliser nos premières images d'inspiration religieuse. La religion permet de s'interroger et de se poser des questions sur la vie.

Pierre — Il peut m'arriver de prier. Enfant, j'ai été brûlé au dernier degré, poussé par mon frère dans l'eau bouillante du bain, et ce jour-là la Sainte Vierge m'est apparue. Je n'ai aucun souvenir de cet accident domestique, mais on me l'a raconté ultérieurement.

Le livre de l'exposition *La Fabrique des idoles* ressemble d'ailleurs à un missel...

Pierre — Oui, c'est un clin d'œil à notre sens religieux.

Gilles — Pour la couverture, on a choisi cette représentation de Lio en madone au cœur blessé car c'est l'une nos images les plus importantes que l'on n'a pas exposée depuis des années.

Pierre — Pour chaque exposition, on travaille naturellement, et les thématiques surgissent sans qu'on s'en rende forcément compte. Après *La Fabrique des idoles* à la Cité de la Musique, on aura une exposition sur le cinéma à Cannes (Pierre et Gilles, le goût du cinéma, à partir du 12 décembre au Centre d'art La Malmaison – ndr).

PIERRE ET GILLES

LES INROCKUPTIBLES, 13 novembre 2019

On a l'impression que le septième art nourrit moins votre travail que la musique.

Gilles — Pourtant, dans mon enfance, j'ai été beaucoup plus marqué par le cinéma que par la musique. Comme j'étais le cinquième d'une famille nombreuse de neuf enfants qui passaient leur temps à se chamailler, ma mère me donnait de l'argent pour avoir la paix et aller au cinéma le jeudi après-midi et le dimanche. Je voyais donc deux films par semaine, la séance coûtait un franc à l'époque. J'allais voir tout et n'importe quoi. A 9, 10 ans, j'avais déjà vu *Certains l'aiment chaud* (1959) de Billy Wilder avec Marilyn Monroe sans savoir qui elle était. Comme Le Havre était une ville communiste, il y avait un cinéma qui diffusait plein de films de propagande soviétique qui me passionnaient. J'adorais aussi les films avec Joselito, un chanteur espagnol des années 1950-1960. Sans oublier évidemment les dessins animés de Walt Disney et les péplums.

Pierre — A Cannes, on présentera les portraits des acteurs et actrices qu'on a réalisés : Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Béatrice Dalle, Jérémie Renier et Natacha Régnier pour l'affiche d'un film de François Ozon. Contrairement à Gilles, je n'avais pas la chance d'aller au cinéma dans ma jeunesse à La Roche-sur-Yon. Alors j'en rêvais en feuilletant les pages du magazine *Cinéma* chez ma nourrice. En arrivant à Paris, j'ai découvert d'un seul coup les films de Kenneth Anger, James Bidgood, Pasolini et aussi ceux avec Marlene Dietrich. Quand on vivait dans le quartier de la Bastille, on habitait au-dessus d'un cinéma qui passait plein de films de karaté qu'on voyait gratuitement.

Gilles — Il y a aussi eu la découverte des films de Bruce Lee quand il était encore vivant. A l'époque du Palace, on n'allait plus dans les salles obscures. Le cinéma était dans la vie (sourire). Aujourd'hui, on s'intéresse en priorité au cinéma asiatique.

Diriez-vous que *Pink Narcissus* (1971) a été un film fondateur et vous a inspirés dans son univers visuel?

Gilles — Une révélation énorme découverte par hasard à la Cinémathèque alors que je m'apprêtais à voir un film d'Andy Warhol. J'ai attendu un an pour le revoir une deuxième fois lorsqu'il est sorti dans les salles à Paris.

Pierre — On se sent proche de la démarche de James Bidgood, que l'on a déjà rencontré plusieurs fois à New York. On a des influences et une sensibilité communes.

Gilles — Il nous est déjà arrivé de faire des hommages à son travail, comme le garçon dans un cœur. On aime bien faire des clin d'œil précis à d'autres artistes, de Bernard Buffet à Gustave Courbet ou Rembrandt.

Pierre — A chaque vision de *Pink Narcissus*, on y redécouvre toujours de nouvelles choses. C'est fou qu'il ait filmé chez lui, dans son petit appartement new-yorkais. Il a fait tous les décors lui-même, comme nous. Après avoir travaillé sept ans sur son film, James Bidgood a refusé de voir son nom mentionné au générique final, car on l'a forcé à le sortir en 1971, en pleine période du porno hardcore. Plus qu'un film pornographique, *Pink Narcissus* est devenu un objet d'art.

Il vous est déjà arrivé de photographier des porn-stars comme François Sagat ou de représenter des sexes masculins en érection. Quelle est votre approche de la sexualité voire de la pornographie?

Pierre — On avait aussi photographié Jeff Stryker habillé par Thierry Mugler ou Titof. Auparavant, on avait la liberté de montrer des images d'acteurs porno dans nos expositions alors que sur Instagram, on se fait censurer de partout.

Gilles — On adore les réseaux sociaux, mais on abhorre la censure. Je n'aurais jamais imaginé assister à un tel retour en arrière et à une telle régression morale.

Quelle est l'idole ou l'icône que vous auriez rêvé d'immortaliser?

Pierre — Marilyn Monroe. Ou Elvis.

Gilles — Nous ne sommes pas tellement malheureux parce que nous n'avons jamais rien demandé ni même réclamé. Nous avons déjà eu tellement de chance d'approcher autant d'artistes.

Pierre — Je songe aussi à Michael Jackson.

Gilles — On avait échangé avec lui par téléphone, mais il souhaitait soixante-dix photos, pensant qu'on travaillait uniquement sur Photoshop. On regrette néanmoins de ne pas l'avoir rencontré.

Pierre — Madonna est l'une des rares personnalités que nous n'avons pas photographiée dans notre atelier, mais à New York en 1995. Elle était alors probablement la femme la plus célèbre du monde. A l'occasion d'une soirée avec Jean Paul Gaultier et elle, nous étions allés voir un spectacle de Zingaro à Aubervilliers. Quand on marchait avec elle dans la rue, les enfants la regardaient comme la Sainte Vierge! Ça reste un souvenir assez incroyable.

Comment s'opère finalement la commercialisation de votre travail?

Gilles — Nous sommes représentés par la galerie d'art contemporain Templon. En étant deux, nous avons un fonctionnement très artisanal qui nous procure beaucoup de libertés. Nous ne sommes pas comme certains artistes qui montent une véritable petite entreprise autour de leur art. Nous avons simplement un assistant pour les tirages numériques. Faire une image nécessite du temps et exige un certain prix.

Pierre — Il nous faut entre quinze jours et trois semaines pour réaliser un tableau. En une année, on en fait entre douze et quinze.

Gilles — De toute façon, on travaille tout le temps. On ne prend jamais de vacances. On voyage uniquement à l'occasion de nos expositions. Si je m'arrête de travailler, je déprime. Notre travail, c'est avant tout une œuvre, qui raconte notre histoire et illustre toute une époque. ●